

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

B.D.I.C

"La France moribonde"

« La France moribonde ! » Je lis ce mot dans la dernière proclamation qu'on a prêtée à l'empereur d'Allemagne. Mais je le lis sans m'étonner. Que de fois déjà ce mot a-t-il été répété dans le cours de l'histoire de France ! Guillaume II n'aurait copié qu'une très vieille chose, un très vieux mensonge.

On l'a écrit, ce mot, au temps des invasions normandes. En ce temps-là, il y a dix siècles, des pirates venus du Nord dévastaient tous nos rivages et les bords de tous nos fleuves. Ils avaient pris Bordeaux, ils assiégeaient Paris. Nos plus antiques et nos plus saintes églises tombaient en ruines. On ne savait qui était roi en France : aucune volonté générale ne présidait aux affaires de notre pays. Les misérables habitants se réfugiaient dans de tristes forteresses. Un sentiment dominait tous les autres : la peur du danger. — Mais voici que Paris est délivré, que les hommes du Nord s'éloignent peu à peu, que les paysans se groupent à nouveau autour des sources de leurs villages et que partout se construisent d'autres églises, plus belles que les anciennes, rayonnant dans la blancheur de leurs pierres comme des vêtements d'anges descendus du ciel. Voici enfin que Hugues Capet est fait roi, et que commence, partie de Paris pour s'épanouir sur l'Europe et le monde, l'histoire de la royauté capétienne, histoire merveilleuse comme le porche d'une cathédrale.

On la disait encore moribonde, la France d'après Azincourt, il y a juste cinq siècles. Cette fois, l'ennemi était entré dans Paris et il espérait, de vallée en vallée, gravir les Hauts de Meuse et s'installer sur les Vosges. Des traitres l'aidaient en sa sinistre besogne. Il y avait bien encore un roi et un gouvernement : mais ils s'étaient réfugiés à Bourges, prêts à s'accrocher aux monts d'Auvergne, dernier réduit de la France. Brusquement, au milieu de ces horribles années, on entend la voix confiante de la vierge lorraine, et la résurrection de la France se déroule en une rapide et miraculeuse épopée, partie de Domrémy et achevée à Reims.

Cent cinquante ans plus tard, en 1589, nos ennemis parlèrent à nouveau de notre mort. Cette fois encore, ils étaient à Paris, et leurs espions étaient partout. Le roi légitime de la France venait d'être assassiné, et Henri IV, son successeur, se sentait encore plus isolé dans son camp que Charles VII dans son hôtel de Bourges. De hideuses querelles de partis divisaient la France, et, ce qui était plus grave, les âmes inquiètes, ballottées entre des religions ennemies, ne savaient plus où rencontrer leur Dieu. — Tout fut sauvé pourtant, et les âmes, et la France, et la royauté : et l'épée à la main et le sourire aux lèvres, Henri IV inaugura cette noble

histoire des rois Bourbons, claire et majestueuse comme un cortège triomphal.

Deux siècles se passent, et, au lendemain de 1789, les chefs de l'Europe affirment que la France va mourir, et le proclament au monde. Chute du roi, provinces soulevées, affolements politiques et religieux, guerres civiles, la France, en effet, est alors frappée de tous les maux dont un seul peut faire périr une patrie. Et elle ne mourut pas, et c'est l'Europe tout entière qui succomba pour avoir crié à l'agonie de la nation éternelle.

Cette Europe crut enfin pouvoir se venger, en 1814, en 1815. Elle entra deux fois à Paris, et elle n'en sortit que laissant la France humiliée, ruinée, en discorde et sans armes. — Mais la France n'eut pas besoin d'armes pour se relever. Victor Hugo et Lamartine lui assurèrent d'éternels triomphes. Et bientôt, Navarin, Alger, Anvers, rappelèrent aux nations opprimées que l'âme française veillait toujours sur elles.

« La France moribonde ! » Je sais maintenant ce que ce mot signifie. Il veut dire que la France se recueille en attendant son réveil. Elles s'endorment un instant, comme le chêne aux mois d'hiver, en préparant la frondaison d'un nouveau printemps.

Non ! l'empereur Guillaume ne connaît pas l'histoire de France.

Camille JULLIAN,
de l'Institut.

La Barbarie allemande

Une petite brochure vient de paraître, destinée à montrer aux pays neutres que les pillages, les déprédations et les atrocités dont les Allemands se rendent coupables en Belgique et en France, sont avoués par leurs auteurs mêmes. On n'a eu qu'à puiser dans les innombrables carnets de route trouvés presque chaque jour sur les soldats ou les officiers ennemis, morts ou prisonniers... car les Boches ne font pas un pas en avant — ni en arrière — sans le mentionner dans leurs agendas et tous leurs « exploits » y sont notés.

On a reproduit et même photographié le texte de ces extraits, avec la traduction en regard.

Dans une de ces « pages de journal », un soldat déclare « qu'à Dinant on a fusillé tout ce qui se laissait voir ; ou bien, on a jeté les habitants par les fenêtres, tant femmes qu'hommes. Les cadavres gisaient à un mètre de haut dans les rues... » Un autre consigne que « dans une seule maison, deux hommes avec leurs femmes et une jeune fille de dix-huit ans ont été tués à la baïonnette... » et un officier saxon inscrit ceci : « A L., les habitants mâles ont été simplement jetés dans les flammes, et ailleurs, environ 200 hommes ont été fusillés... » Il ajoute, du reste, « qu'on devrait exiger une vérification des moyens de culpabilité, afin de contrôler cette fusillade sans discernement de tous les hommes. »

Les originaux de ces feuillets révélateurs sont conservés au ministère de la guerre français.

SITUATION MILITAIRE

17 NOVEMBRE, 15 heures. — A Nieuport, devant Dixmude et dans la région d'Ypres, la canonnade a repris plus violente que les jours précédents. Sur le canal, au sud de Dixmude, l'action de notre artillerie a arrêté les travaux qu'exécutaient les Allemands pour s'opposer à l'inondation. L'ennemi a dû évacuer une partie de ses tranchées atteintes par l'eau. Deux attaques d'infanterie allemande, l'une au sud de Bixchoote, l'autre au sud d'Ypres, ont échoué. De notre côté, nous avons marqué des progrès entre Bixchoote et le canal.

Entre Armentières et La Bassée, lutte d'artillerie particulièrement vive.

Sur l'Aisne, des fractions allemandes qui avaient essayé de passer la rivière à proximité de Vailly ont été refoulées ou détruites. Sur nos positions de la rive droite, en amont de Vailly, violente canonnade, ainsi que dans la région de Reims : quelques obus sont encore tombés sur la ville.

En Argonne il n'y a pas eu d'action d'infanterie. Nous avons fait sauter à la mine un certain nombre de tranchées allemandes.

Dans les Hauts de Meuse, au sud de Verdun, nous avons avancé sur plusieurs points. Dans la région de Saint-Mihiel, nous nous sommes emparés des premières maisons du village de Chauvencourt (casernes de la garnison de Saint-Mihiel). Ce village constitue le seul point d'appui encore tenu par les Allemands sur la rive gauche de la Meuse dans cette région.

Sur le reste du front, rien d'important à signaler.

17 NOVEMBRE, 22 heures. — Aux dernières nouvelles, l'ennemi a renouvelé à l'est et au sud d'Ypres des attaques qui n'ont pas modifié la situation. L'impression est satisfaisante.

Depuis deux jours, nous avons enregistré des progrès plus ou moins marqués partout où nous avons attaqué : à Hetsas sur l'Yser, entre Armentières et Arras, dans la région de Vailly, dans l'Argonne et sur les Hauts de Meuse.

18 NOVEMBRE, 15 heures. — La journée du 17 a été analogue à la précédente : nombreuses canonnades et quelques attaques isolées de l'infanterie ennemie, toutes repoussées.

De la mer du Nord à la Lys, le front a été assez activement bombardé, notamment à Nieuport et à l'est et au sud d'Ypres.

Près de Bixchoote, les zouaves, chargeant à la baïonnette, ont brillamment enlevé un bois disputé depuis trois jours entre l'ennemi et nous. Au sud d'Ypres, une offensive de l'infanterie ennemie a été refoulée par nos troupes. L'armée anglaise a également maintenu son front.

D'Arras à l'Oise, rien à signaler.

Dans la région de Craonne notre artillerie a pris en plusieurs points l'avantage sur les batteries ennemies.

Le bombardement de Reims a continué.

De Reims à l'Argonne, rien à signaler.

Dans la région de Saint-Mihiel, malgré les contre-attaques allemandes, nous avons conservé la partie ouest de Chauvencourt.

En Alsace, les bataillons de landwehr envoyés dans la région de Sainte-Marie-aux-Mines ont dû être ramenés en arrière, ayant perdu la moitié de leur effectif.

18 NOVEMBRE, 22 heures. — La journée a été marquée par une canonnade très violente et presque ininterrompue sur notre front nord.

Dans la région de Saint-Mihiel les Allemands ont fait sauter la partie ouest de Chauvencourt qu'ils avaient minée.

Sur le reste du front, rien à signaler.

19 NOVEMBRE, 15 heures. — Au Nord, la journée d'hier a été marquée par une recrudescence d'activité de l'artillerie ennemie, particulièrement entre la mer et la Lys. Il n'y a pas eu d'attaques d'infanterie.

Entre l'Oise et l'Aisne, les opérations autour de Tracy-le-Val se sont terminées très favorablement pour nos troupes. On se rappelle que nous nous étions emparés de ce village il y a quelques jours. Avant hier, les Allemands ont essayé de le reprendre; après avoir enlevé nos premières tranchées, ils sont parvenus jusqu'au carrefour central de la localité; mais une vigoureuse riposte de nos contingents algériens a refoulé l'ennemi, lui a repris tout le terrain perdu et fait subir de très fortes pertes.

Dans l'Argonne, nous avons maintenu nos positions.

Sur le reste du front, rien à signaler.

19 NOVEMBRE, 22 heures. — Journée particulièrement calme; rien à signaler.

NOUVELLES MILITAIRES

Augmentation des soldes dans la zone des Armées.

Dans un rapport adressé au Président de la République, le ministre de la guerre fait observer que les conditions actuelles de la guerre, des maintenant particulièrement rudes, et destinées à le devenir plus encore avec les rigueurs de l'hiver, paraissent justifier, dans la zone des opérations, l'application des dispositions du décret du 10 janvier 1912, stipulant que, sur le pied de guerre, la solde est la même que sur le pied de paix, mais que, si la nécessité en est reconnue, un décret concerté avec le ministre des finances pourra autoriser la distribution d'allocations supplémentaires.

M. Millerand ajoute que le stationnement sur le territoire dont une partie fut dévastée par l'ennemi, les longs séjours dans les tranchées, entraînent, pour les militaires aux armées, de dures privations; ils leur créent, en même temps des besoins nouveaux et multiples, ainsi que des charges résultant de l'usure extrêmement rapide des uniformes, qu'ils sont ainsi dans l'obligation de renouveler fréquemment.

Conformément aux propositions du ministre de la guerre et du ministre des finances, le Président de la République a signé un décret portant qu'il pourra être attribué aux officiers et sous-officiers appartenant aux corps et services de la zone des opérations, des allocations supplémentaires journalières, ainsi fixées :

Officiers de tous grades : trois francs;

Sous-officiers à solde mensuelle, un franc cinquante;

Sous-officiers à solde journalière, un franc.

Le général commandant en chef fixera chaque mois les parties de la zone des opérations à l'intérieur desquelles ces allocations seront perçues ainsi que les corps et services auxquels elles seront attribuées. Ces allocations seront dues pour toutes les journées passées dans les régions ainsi déterminées; elles seront supprimées de plein droit à dater du jour où les intéressés quitteront ces régions.

La correspondance aux Armées.

Le conseil des ministres vient d'approuver de nouvelles mesures élaborées par MM. Viviani, président du conseil; Millerand, ministre de la guerre; Ribot, ministre des finances; Thomson, ministre du commerce et des postes, en vue d'améliorer le service de la correspondance postale aux armées.

Le ministre de la guerre, d'accord avec le ministre des postes et télégraphes, délègue au grand quartier général en ins-

pecteur général des postes, qui aura pour mission, sous les ordres de l'autorité militaire, de diriger et de contrôler dans son ensemble le service de la poste militaire.

A la tête du bureau central militaire de Paris est placé un fonctionnaire des postes ayant rang de payeur aux armées. Le personnel de ce bureau sera entièrement constitué au moyen d'agents des postes militarisés. Un règlement d'administration publique aura notamment pour but d'établir, dans chaque bureau payeur, le fonctionnement de la section des conditions analogues à celles d'un bureau de poste, et un personnel d'agents et de sous-agents empruntés à la même administration. De cette manière, à tous les échelons de la poste militaire, le service sera assuré par des postiers.

La Légion Italienne.

Les deux bataillons de volontaires italiens en garnison à Montélimar ont quitté cette ville. Ils font partie du 4^e régiment de marche du 1^{er} étrangers placé sous le commandement de Giuseppe Garibaldi.

Le colonel Garibaldi a adressé à ses hommes la proclamation suivante :

J'envoie mon salut à la Légion italienne que j'aurai l'honneur de conduire au feu. Je compte sur le zèle, l'esprit de discipline et de sacrifice de l'incomparable légion des volontaires italiens qui sont venus s'enrôler généreusement sous les couleurs du drapeau français pour la défense du droit et de la civilisation latine.

Pour ma part, je tiens à affirmer l'entière abnégation et le dévouement absolu de tous les cadres du régiment pour tout ce qui pourra contribuer à la gloire et au bon renom de la légion italienne.

La ville de Montélimar avait pavé son honneur des garibaldiens. Les cris de : « Vive l'Italie ! Vive la France ! ont salué la légion commandée par le petit-fils de Garibaldi.

Chez nos Ennemis

LEURS AMBITIONS

Les pieds dans l'eau et la tête au feu, plus d'un soldat s'est dit peut-être : « Pourquoi se bat-on ? C'est absurde ! »

Je voudrais répondre à cette question par quelques citations des auteurs les plus illustres d'Allemagne. Mais tout d'abord que nos vaillants soldats sachent bien deux choses :

D'abord, ils ont réhabilité la France aux yeux des Allemands eux-mêmes, qui la considéraient comme un pays de pourriture qui devait tomber au premier choc, en morceaux.

Ensuite, par leur bravoure et par leur patience, ils ont sauvé de l'annexion certaines parties de la France et leur ont épargné un sort mille fois plus affreux que les souffrances endurées dans des tranchées. Ce que l'Allemagne réserve aux vaincus, c'est un supplice lent, savant, méthodique, la goutte de vitriol tombant sur la même chair, chaque jour, pendant vingt, trente, cent ans.

Voici comment s'exprime le docteur Rommel dans le livre *Au Pays de la Revanche* :

« La France a lâché pied sur toute la ligne, tout craque en elle, tout s'affaisse, et maintenant nous pouvons en parler avec cette pitié respectueuse que l'on doit à une nation qui décline. La France n'est évidemment plus jeune. Elle n'a plus le courage de pousser la charrue, de trafiquer au loin... La force d'expansion, la force de résistance, le ressort de la « Grande Nation » semblent brisés. »

On lui a prouvé le contraire, à cet affreux pédant. Mais savez-vous où il veut en venir ?

« Le beau territoire de la France, écrit-il, n'a pas été créé pour loger la race française. » (Page 6)

Un autre Teuton se montre plus catégorique :

« Un véritable peuple, écrit-il, a le droit de créer avec sa bonne épée l'espace qui manque à ceux de ses enfants ne pouvant plus vivre sur son territoire. » (*La Politique de l'Avenir*, n. 4.)

Nous ne voulons pas de cette civilisation qui sent le pétrole, et ces missionnaires qui tuent, pillent, violent, incendient ne nous semblent pas des instruments de progrès mais de régression.

Hors de France, ces hypocrites ! Après nous avoir assommés de leur sot orgueil, ils se sont conduits comme des brutes ignobles. Leur rôle est joué.

Charles BONNEFON.

Ils veulent donc nous prendre nos terres, paysans de France, et s'installer à notre place, sous prétexte que nous n'avons pas assez d'enfants.

L'agent de police, l'espion toujours au trou de votre serrure, le dénonciateur toujours pendu à la sonnette du juge ou du gendarme, la torture lente, coupée de fusillades, et par-dessus tout les Boches pululants partout comme des cafards, voilà le sort qui serait réservé à Belfort, à Lunéville, à Nancy, à Verdun, à Lille et à toutes les villes de Belgique si nous étions battus ! Nos soldats l'ont compris. Nous serons vainqueurs !

LEUR ORGUEIL

Le but des Allemands, conduits par leur empereur, c'est d'asservir. Il n'est pas agréable d'être leur serf. Je l'ai démontré. Leur administration, leur police, leur service d'espionnage, leurs Parlements écrasent les vaincus sous un joug de fer avec une impitoyable rudesse.

Mais de quel droit ces Allemands veulent-ils se tailler un rôle de maîtres ? Sont-ils plus intelligents, plus courageux, plus vertueux que les autres peuples ?

« Vous êtes le sel de la terre, a dit l'empereur à ses soldats, le 1^{er} septembre 1907, et c'est par la vertu allemande que le monde guérira. »

Dans son rapport du 12 août 1909, notre attaché militaire à Berlin, le vaillant et clairvoyant colonel Stoffel, s'exprimait ainsi (page 307) :

« La Prusse, aussi bien par ambition que par conscience de sa force, se regarde depuis longtemps comme prédestinée à unifier et à dominer l'Allemagne. La Prusse se regarde comme appelée à remplir une mission, celle de faire l'unité germanique, et elle a la ferme volonté de s'y consacrer. »

Aujourd'hui, ce n'est plus la domination sur l'Allemagne, mais la prédominance en Europe que poursuivent les Prussiens.

Il faut leur enlever l'une et l'autre. Ils se considèrent comme les « élus de Dieu », destinés à réaliser le saint empire romain germanique.

Il faut leur prouver, en les battant, qu'ils se trompent et que Dieu ne les a nullement choisis pour une pareille mission.

« A la tête des races européennes se trouvent les Germains » (Chamberlain), « La domination appartient à l'Allemagne parce qu'elle est une nation d'élite, une race noble » (Giesebrecht).

N'est-ce pas au cog gaulois qu'il appartenait de rabattre un pareil caquet ?

« Nous sommes le peuple le plus guerrier de la terre, le peuple le plus habile dans tous les domaines de la science et de l'art, nous sommes les meilleurs colons, les meilleurs marins, les meilleurs marchands. » (F. Bley.)

« La race latine est usée. De même que la Prusse a été le noyau de l'Allemagne, de même l'Allemagne régénérée sera le noyau du futur Empire d'Occident. » (Général von Meitsendorf.)

Par leur jactance, par leur suffisance que rien ne justifiait, tous ces gens-là devenaient insupportables. Nos soldats de France les ont déjà à moitié guéris. Ce qu'il faut maintenant, c'est leur enlever à jamais l'envie de recommencer, pour qu'ils nous laissent tranquilles, une bonne fois pour toutes.

Pour dompter le « fauve blond » il n'y a qu'un moyen : la force. En ce moment on le pousse en cage, gentiment, vaillamment, gaiement, à la française. Il ne faut plus qu'il en ressorte.

« Dieu nous a appelés à civiliser le monde; vous êtes les missionnaires du progrès humain », s'écriait Guillaume II, le 23 mars 1905.

Nous ne voulons pas de cette civilisation qui sent le pétrole, et ces missionnaires qui tuent, pillent, violent, incendient ne nous semblent pas des instruments de progrès mais de régression.

Hors de France, ces hypocrites ! Après nous avoir assommés de leur sot orgueil, ils se sont conduits comme des brutes ignobles. Leur rôle est joué.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



Comment ils préparaient la guerre. — Au printemps de l'année dernière, un monsieur d'apparence respectable, arrivait à Soissons, et se faisait inscrire, dans un hôtel de la ville, sous ce nom : « Monsieur Kluck ». Il semblait un touriste inoffensif, et sa générosité lui concilia les sympathies de ceux qui avaient affaire à lui. Il demanda à visiter les carrières où, en 1814, la tradition locale raconte que 200 Russes tuèrent contre des forces considérables. On trouva sa curiosité toute naturelle et l'on s'empressa de satisfaire son désir.

Quelques temps après le départ de M. Kluck, une Société allemande proposa d'immense les carrières pour y créer une immense champignonnière. Le marché était avantageux. Il fut vite conclu. Aujourd'hui, la pseudo-champignonnière abrite les soldats de Guillaume II, qui ont trouvé là une puissante ligne de tranchées naturelles. Quant à M. Kluck, il n'était autre que le général von Kluck, commandant de l'armée allemande de l'Aisne.

La Sainte-Elisabeth. — Les Belges ont célébré jeudi la fête patronale de la reine, qui, donnant un magnifique exemple de courage et de dignité, n'a pas voulu quitter le roi Albert et reste à ses côtés au quartier général.

Le gouvernement belge, provisoirement établi au Havre, a adressé à la reine Elisabeth le télégramme suivant :

« A l'occasion de la Sainte-Elisabeth, les ministres du roi apportent aux pieds de Votre Majesté l'hommage de leurs vœux et de leurs espérances. Ils saluent dans leur reine bien-aimée la femme, l'épouse, la mère qui donne, dans la guerre, l'exemple de tous les courages, et dont la noble figure se confond dans le cœur de tous les Belges avec l'image même de la patrie. »

De nombreuses Adresses ont été télégraphiées à la reine des Belges, formulant le vœu qu'elle puisse bientôt retrouver ses enfants dans la Belgique glorieusement reconquise.

Trois mois après. — Guillaume II vient de retourner à Coblenz, où il avait établi son quartier général au début de la guerre. C'est de là qu'il lançait, il y a trois mois, des proclamations conquérantes, rédigées en un langage apocalyptique. Il y est revenu, lucidité et presque honteux, au milieu d'une ville lugubre, qui n'avait même pas arboré un drapeau pour le recevoir.

Le prince de Galles sur le front. — Le prince de Galles a débarqué mardi à Boulogne, salué par les hurrahs des troupes anglaises et françaises. Plusieurs trains de blessés étaient à quai. Tous les blessés qui pouvaient se pencher à la portière crièrent : « Vive le prince ! » Celui-ci, profondément ému, s'arrêta et parla à plusieurs hommes en leur serrant la main.

Le sous-lieutenant Edouard, prince de Galles, sert comme aide de camp du maréchal French.

Les funérailles de lord Roberts. — La France a fait à lord Roberts, mort à Saint-Omer, face à l'ennemi, d'émouvantes funérailles. Le cercueil, recouvert du drapeau anglais, avait été déposé sur une prolonge d'artillerie qu'encadraient quatre généraux anglais. Parmi les couronnes innombrables, on remarquait particulièrement celle qui portait l'inscription : « A lord Roberts, le général Joffre et l'armée française. » Le corps fut escorté jusqu'à la gare par des détachements de toutes armes des troupes françaises, anglaises et belges.

Les honneurs militaires furent de nouveau rendus à Boulogne-sur-Mer, d'où le cercueil, contenant les restes du glorieux maréchal, fut transporté en Angleterre.

Les funérailles solennelles ont eu lieu jeudi à la cathédrale de Saint-Paul, à Londres, en présence du roi.

L'ambassadeur de France à Londres, M. Paul Cambon, a adressé ses condoléances à lord Kitchener et exprimé les regrets que soulève en France la mort du vétéran de l'armée anglaise : « Par une faveur spéciale de la Providence, il s'est éteint au milieu de cette armée qu'il aimait tant et qui lui était si attachée. Malgré son âge avancé, il avait conservé toute la verve d'une âme jeune et énergique, et la dernière fois que j'ai eu l'honneur de causer avec lui, j'avais admiré la solidité de son esprit. Sa mémoire sera honorée comme celle d'un des meilleurs serviteurs de son pays, et tous les amis de l'Angleterre s'associent à son deuil. »

Le Parlement aux armées. — Plus de deux cents parlementaires, la plupart députés, car les sénateurs étant âgés de plus de quarante ans, fournissent peu de mobilisables, combattent dans l'armée de la France.

L'ÉVASION

Le Passage de la Frontière

Il y a, entre la petite ville de Liebau et la station, un bout d'allée plantée d'arbres que ne bordait alors aucune maison. J'arrêtai brusquement un pas ant et, déma quant mes batteries à tout risque et à tout péril, je lui demandai tout net s'il n'avait jamais franchi la frontière à pied et s'il ne connaissait pas, en passant la montagne, un chemin détourné dans lequel un contrebandier fût sûr de ne rencontrer ni douanier ni gendarme.

J'ignore à quelle réflexion le bonhomme s'était déjà livré sur mon compte, mais sa voix ne témoignait aucune surprise ni sa réponse aucune hésitation : « Parfaitement, je connais ce chemin-là, mais il est très long et beaucoup de neige. »

« Oui, mais aussi beaucoup de pistoles », répliquai-je.

Je l'attirai en même temps dans un espace clair, entre deux arbres, et je lui faisais voir, étalés sur ma main grande ouverte, cent francs en pièces de dix francs. « La moitié tout de suite, continuai-je, l'autre moitié en Bohême. »

Il réfléchit une courte seconde, tendit la main aux cinq pièces d'or que je lui comptai et dit résolument : « En route. »

De toutes les marches de nuit que j'ai faites dans la neige — et elles ont été nombreuses pendant la campagne de l'Est — aucune ne fut matériellement aussi pénible, aucune ne fut peut-être aussi longue, mais aucune ne fut accomplie avec tant de joie et si peu de fatigue.

Mon guide qui devait, je le soupçonne, avoir des raisons personnelles pour bien connaître le chemin des contrebandiers dans la montagne, marchait, lui aussi, fort allègrement et sans tâtonnement. Il m'indiquait même, cent mètres à l'avance, la borne ou la pierre sur laquelle je pourrais m'asseoir un instant. Quant à lui, toujours infatigable, toujours debout, il se contentait, pour tout reconfort, d'une gorgée d'eau-de-vie que je lui versais prudemment moi-même dans le gobelet de ma gourde.

Enfin, la route commença à descendre, le sentier à s'élargir et je me mis à marcher à côté de mon guide qui entama lui-même la conversation.

« C'est encore loin ! me dit-il. »

« Je ne suis pas fatigué », répondis-je.

L'homme reprit :

« La route va avoir beaucoup d'embranchements. »

« N'importe, pourvu que vous connaissiez le bon. »

« Je le connais. Mais si vous ne voulez pas que je vous laisse, il me faut le double de ce que vous m'avez promis. »

Mon premier mouvement fut de menacer de mort qui m'en menaçait. Je tirai de ma poche mon couteau à virole, sautai sur l'homme et, lui mettant la pointe de mon couteau sur la veine du cou : « Marche droit et guidez-moi bien, sinon je vous tue. »

Tout bégayant et tout apeuré, le coquin, qui n'était au fond qu'un peu ivre, se confondit en excuses, affirmant que c'était pour rire, mais il ne riait plus, ni moi. Ma main gauche s'était abattue sur lui comme un crampon de fer et je le pouvais devant moi en lui répétant mes menaces.

Quand ma main gauche était fatiguée, je le saisisais par ma main droite. C'est dans cette attitude de gendarme ramenant un voleur que je marchais depuis plus d'une heure, lorsque, à la lueur de l'aube naissante, j'aperçus, sur la droite, un grand carré de pierres blanches recouvert en tuiles et devant lequel je distinguai très nettement la silhouette d'un solda armé d'un fusil :

« Qu'est-ce que cela ? m'écriai-je. »

« Ce pourraient bien être des douaniers autrichiens, me répondit-il assez tranquillement. Je dois m'être un peu écarté de ma route, troublé par vos menaces, mais cela n'a pas d'importance. » Il mit la main au-dessus de ses yeux, fante de lorgnette. « Oui, ce sont des douaniers, je dois même connaître leur brigadier. Laissez-moi aller lui parler, j'aurai vite arrangé l'affaire. Vous n'avez pas de contrebande, n'est-ce pas ? »

Alors même que c'était un poste de

soldats allemands, il ne m'eût pas été possible de leur échapper et tout acte de violence devenait inutile. J'ouvris la main droite et rendis la liberté à l'ami du brigadier.

Il s'éloigna sans précipitation, rejoignant l'homme au fusil, mais, au lieu de revenir sur-le-champ, il se donna le plaisir vengeur de prolonger mon anxiété, en allongeant un peu son entretien et ne me rejoignant qu'à pas comptés.

Je me laissai tomber plus que je ne m'assis sur une pierre voisine et, en quelques minutes, mille et mille pensées funestes s'entre-croisèrent dans mon esprit.

Enfin, le colloque lointain se termina et mon guide reparut, la pipe et le sourire aux lèvres. J'eus beau l'interpeller dès qu'il fut à portée de ma voix, ce n'est que lorsqu'il fut tout près de moi qu'il me répondit un peu goguenard : « N'ayez plus peur, vous êtes en Autriche. »

Tout ce que j'avais disparu et aussi tout défilait. En un clin d'œil, j'étais sur pied et si transporté d'aise que j'eus la faiblesse de serrer les mains du coquin.

Une demi-heure après, nous frappions à la porte d'une maisonnette du village de Königsheim et nous étions bientôt attablés tous deux devant un morceau de lard auprès d'un bon feu.

Lorsque je lui remis les cinquante francs complémentaires, le fin matois s'avisait que je devais être alors de meilleure composition que de la montagne. Mais il prit une voie indirecte pour augmenter son plaisir. Il m'expliqua qu'il serait prudent à moi de ne pas trop flâner à la gare. Peut-être y aurait-il à la station des gendarmes autrichiens très capables de s'étonner de ma présence. Bref, le mieux était, si je l'en croyais, qu'il allât lui-même chercher ma place.

Je ne l'en croyais qu'à moitié. J'étais surtout convaincu qu'il était homme à disparaître sans me rapporter mon ticket dès qu'il en aurait empoché le prix. Seule, son histoire de gendarmes me donna à réfléchir. Je me résignai donc à entrer un peu dans les vues intéressées de mon coriac et voici l'expédition que j'imaginai pour qu'il ne me volât que modérément. Il irait prendre mon billet à la gare, il paierait avec l'argent qu'il avait en poche et je lui restituerais son avance aussitôt que je serais en possession du dit billet. Ainsi fut fait.

Je dois reconnaître qu'il y avait bien en effet à la gare un gendarme autrichien, lequel ne s'occupait d'ailleurs nullement de moi, mais je reconnus aussi, à la lecture du tarif des places, que je ne m'étais pas trompé et que mon commissionnaire m'avait fait chèrement payer sa commission. Trop de joie rayonnait en moi pour que cette découverte très peu inattendue me jetât dans l'esprit l'ombre d'une mauvaise humeur. Comme l'avait fort bien dit le mauvais plaisant, je n'avais plus peur. J'étais en Autriche.

(A suivre.) Paul DÉROULEDE.

INFORMATIONS OFFICIELLES

PRESIDENCE DU CONSEIL. — M. Viviani a fait approuver par le conseil des ministres des solutions aux diverses questions qu'il avait examinées de concert avec le groupe parlementaire des députés envahis et le groupe des députés de la Seine :

1° En ce qui concerne les secours aux soldats blessés et réformés dont la pension n'est pas liquidée, on fera jusqu'à la liquidation des avances de la pension ;

2° En ce qui concerne les victimes civiles des bombardements ou des bombes lancées de « taubes », le gouvernement fera, pour les destructions matérielles, participer les intéressés aux indemnités que le gouvernement réclamera du Parlement, et pour les personnes, attribuera les secours nécessaires ;

3° En ce qui concerne les admissibles aux grandes écoles, le ministre de la guerre avait autorisé les engagements. Il va en être de même pour l'Ecole normale supérieure, l'Ecole centrale et l'Ecole forestière.

MINISTÈRE DES FINANCES. — Les allocations aux familles des militaires sous les drapeaux seront comptées du jour de la mobilisation pour toutes les familles qui, en raison de l'évacuation de leur commune, n'auraient pas pu établir leur demande en temps utile.

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. — Les concours qui devaient avoir lieu en 1915 pour l'admission dans les carrières diploma-

tique et consulaire et pour l'admission dans la carrière des chanceries sont ajournés jusqu'à nouvel ordre.

La limite d'âge maximum prévue par les décrets de 1907 et 1908 sera augmentée exceptionnellement d'un an pour les prochains concours.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE. — M. Fernand David, ministre de l'agriculture, a indiqué au conseil des ministres les constatations qu'il a faites au cours de son enquête dans diverses régions du pays. La situation agricole est satisfaisante dans l'ensemble. Des mesures seront prises pour la maintenir et l'améliorer.

MINISTÈRE DU TRAVAIL. — Il a été décidé que la durée de la mobilisation entrerait en compte pour la détermination du montant de l'allocation viagère prévue par la loi de 1910 sur les retraites ouvrières et paysannes. Les assurés mobilisés ne seront donc pas astreints à continuer leurs versements pendant la mobilisation pour conserver leurs droits à l'allocation viagère.

LE SALUT AUX BLESSÉS

Je trouve dans un journal pédagogique une heureuse suggestion. Des blessés à demi convalescents se promènent en grand nombre aujourd'hui dans les rues de nos villes et de nos villages même, le bras en écharpe, le front bandé ou une canne appuyant leurs pas.

Ces hommes se sont battus pour nous. Ils se sont battus en particulier pour nos enfants, à qui leur vaillance assure une patrie plus grande et plus honorée dans une Europe meilleure et libérée du cauchemar qui la hantait ; à qui, dès aujourd'hui, elle a épargné les horreurs de l'invasion que d'autres Français ont connues. Envers tout blessé, le petit Français a une dette de gratitude. Il la paie de tous les élan de son cœur.

Cela ne suffit pas. Il faut qu'un geste rapproche le grand frère et le petit frère, le vieillard et l'écolier, rappelle à l'ainé ce qui ennoblit et sanctifie sa souffrance, et signifie de la part du plus jeune qu'il sait déjà, si petit soit-il (car on grandit vite en cette année 1914), ce que d'autres ont souffert pour lui.

Un simple salut haussera l'âme des petits à l'idée du sacrifice, et il apportera à ceux qui l'ont accompli, avec une fierté attendrie, la récompense due. Peut-être aussi ce témoignage de respect sera-t-il pour ceux qui accompagnent et soutiennent le blessé (car on grandit vite en cette année 1914), ce que d'autres ont souffert pour lui.

Nous demanderons plus tard que ce respect dure. Durant toute la vie de cette génération qui se sacrifie pour les générations suivantes, le blessé devra être partout à l'honneur. Les blessures reçues à la guerre ont toujours été une parure. Mais si les blessures de tous les temps ont représenté ces nobles choses qui sont le mépris du danger, l'amour de la gloire et enfin la douleur vaillamment supportée, les blessures d'aujourd'hui représentent plus souvent qu'en tout autre guerre une chose plus noble encore : l'immolation consentie.

Aussi jamais blessés ne nous furent-ils plus chers en même temps que jamais ils ne furent aussi nombreux. Jamais blessés n'ont plus mérité d'être les enfants choyés de la famille, car chaque famille a le sien, et aussi les enfants choyés de la patrie. En eux, c'est la patrie militante, souffrante et déjà triomphante que vous honorez.

C'est à elle que votre salut dira (et c'est pour l'instant tout ce qu'elle attend de vous) : je pense à toi, et si j'étais plus grand, j'aurais fait comme eux. Donc, et peut-être n'était-il pas besoin de toutes ces raisons : chapeau bas devant les blessés, mes amis.

Raymond THAMIN,
Rector de l'Académie de Bordeaux.

La bonne Patriote

Notre ami Théodore Botrel a chanté le *Petit Paquet*. Un soldat du front, qui a reçu le sien, comme tous ses camarades, y a trouvé un joli billet qu'il nous a adressé et que nous nous empressons de reproduire :

Au soldat inconnu qui recevra ce paquet, Monsieur,

Permettez-moi de vous offrir ces quelques objets en reconnaissance de ce que vous faites pour nous. C'est bien peu, à chaque minute, pour vous qui, chaque jour, à chaque minute, donnez votre vie pour nous conserver notre France, mais nous avons tricoté les lainages de nos mains, pensant qu'ils vous garderaient un peu du froid et nous y avons mis tout notre cœur. Maman nous a dirigés et aidés parce que nous ne savions pas du tout tricoter, ce qui n'est pas bien honorable. Si j'étais un garçon, je combattrais à vos côtés ; malheureusement je ne suis qu'une fille, je dois rester impuissante. J'enrage un peu, je vous assure à la pensée que les jeunes gens de mon âge se battent ; je suis même un peu jalouse des éloges adressés aux « 50 Ans » de la classe 1914. Je suis pourtant très fière de leur conduite, je les admire de toutes mes forces ainsi que vous, ainsi que tous nos combattants.

Soyez assuré, Monsieur, de notre sympathie ; recevez nos meilleurs vœux pour votre retour, sain et sauf, prochain et victorieux.

G. L... 3, rue de V..., Paris.

UN JOLI GESTE DE PETITS GARÇONS

Vingt-six petits garçons, élèves de l'école d'Essai (Orne), se sont cotisés et leurs économies réunies ont formé une somme de 17 fr. 40, avec laquelle les enfants ont acheté une ceinture de flanelle, un caleçon, un gilet, un passe-montagne, une paire de chaussettes, une chemise, deux paquets de tabac, un bloc de papier à cigaretttes, quatre cahiers de papier à correspondance et une livre de chocolat. Le tout a été expédié au front pour être remis à un soldat, n'importe lequel. Et celui-ci trouvera dans son colis la lettre suivante :

« Pour un de nos grands amis, nous envoyons ce petit paquet acheté avec les sous de bonbons économisés et l'argent de nos tirelignes. Bon courage et bonne santé, cher soldat. Grâce à vous, les méchants ennemis n'ont tué ni nos mamans ni nous. Aussi nous vous aimons comme un parent et nous vous embrassons de tout notre cœur. »

« Les petits garçons de l'école latine d'Essai (Orne). »

Gloire à nos Marsouins

Le Secolo, de Milan, publie cette dépêche de M. Campolaghi, son correspondant de guerre :

Lorsqu'on écrit l'histoire de la prise de Dixmude, il faudra surtout parler de la valeur des soldats de l'infanterie coloniale française. Voici un épisode qui le prouve : « Les Allemands occupaient un peu à l'est de la petite ville un château qu'ils avaient fortifié. Ils y avaient placé de nombreuses mitrailleuses dont le feu était meurtrier. Appuyés à ce château, les Allemands empêchaient tout progrès de l'armée française. Il fallait donc à tout prix s'emparer de la position. »

Pendant plusieurs heures, l'artillerie alliée bombardait vigoureusement le château, sans résultat décisif. Il fallut alors recourir à un assaut à la baïonnette dont fut chargée l'infanterie coloniale. Après avoir parcouru environ 400 mètres à couvert, ces héros ouvrirent un feu d'enfer contre le château tout en continuant à avancer.

Malgré la résistance vigoureuse des Allemands, ils purent s'approcher à une centaine de mètres des positions allemandes. C'est alors qu'ils se lancèrent frénétiquement à l'assaut. L'ennemi, déconcerté par l'élan furieux des Français, dut abandonner le château, laissant dans les mains des vainqueurs de nombreux prisonniers qui furent transférés à Popperinghe. »

Leurs Crimes en Lorraine

Le préfet de Meurthe-et-Moselle a pu visiter un certain nombre de communes de l'arrondissement de Lunéville, débarrassées des Allemands.

Voici le triste bilan.

Nombre de personnes tuées ou fusillées pendant l'occupation :

Anthelupt, 3; Azevilles, 1; Blainville-sur-l'Eau, 3; Bonviller, 1; Bréménil, 5; Chantehuve, 7; Courbesseaux, 7; Crévic, 10; Croismare, 1; Damelevières, 1; Deuxville, 4; Drouville, 3; Einville, 11; Frambois, 6; Gerbeville, 40; Girviller, 1; Hériménil, 30; Hudviller, 1; Jolivet, 1; Lamath, 4; Lunéville, 29; Magnières, 2; Marx, 10; Moyen, 2; Rehainviller, 2; Serres, 1; Vallois, 2; Vitrimont, 1; Xermaménil, 1.

Il est à noter que la plupart de ces localités ne comptent que quelques centaines d'habitants.

Personnes emmenées comme otages ou disparues, dont on est sans nouvelles : 98. Courbesseaux, petit village au pied du Grand-Couronné de Nancy, qui fut le théâtre d'une bataille, en compte la moitié à lui seul, exactement 48.

Voici maintenant le bilan des maisons totalement incendiées :

Anthelupt, 24; Baccarat, 102; Blainville, 8; Bréménil, 25; Bonviller, 20; Courbesseaux, 34; Crévic, 92; Chantehuve, 21; Drouville, 13; Einville, 45; Gerbeville, environ 350; Hériménil, 26; Jolivet, 23; Magnières, 26; Maixe, 56; Remenoville, 27; Rozelieures, 14; Vallois, 40; Vitrimont 32.

En outre, toutes les maisons de Bréménil ont été endommagées. Rehainviller en compte 56 et Vitrimont, 34. Avec Gerbeville et Baccarat, ce sont les communes les plus éprouvées par le feu.

On ne connaît pas encore le bilan pour l'arrondissement de Nancy, qui compte notamment la malheureuse petite ville de Nomény, détruite, ni, bien entendu, celui de Briey, encore occupé.

Les Allemands jugés par l'an d'ex

Héroïques amis de la tranchée, je suis sûr que vous aurez quelque joie à lire la réplique suivante aux 22 universités allemandes et aux 93 intellectuels.

Je l'ai cueilli e, phrase à phrase, dans un seul ouvrage de Nietzsche.

Ce serait trop long de vous expliquer quel personnage est ce Nietzsche : il vous suffit de savoir que c'est pour les Allemands un de leur plus grands prosateurs. Tous les journaux ont cité Heine, qui nous aimait et qui abhorrait les Prussiens, mais on ne connaît pas le jugement de Nietzsche sur les Allemands. Ecoutez-le : lui savait ce que c'était que la Culture et celui-là ne mâche pas les mots et ses épithètes sonnent clair comme vos fusils :

« Vilenie absolue, écrivait-il, que celle de notre culture allemande... La soupe entre les repas ; la viande trop cuite ; les légumes tendus gras et farineux ; l'entremets dégénéré au point qu'il devient un véritable presse-papier ; si on y ajoute le besoin animal de boire après le repas, on comprendra l'origine de l'esprit allemand, de ce esprit qui vient des intestins affligés. L'esprit allemand est une indigestion, il n'arrive à en finir avec rien. »

Je ne crois qu'à la civilisation française et tout le reste que l'on appelle en Europe culture me semble un malentendu. Les rares cas de haute culture que j'ai trouvés en Allemagne étaient tous d'origine française.

Partout où atteint l'Allemagne, elle corrompt la culture. Les Allemands sont incapables de concevoir le sublime sous quelque forme que ce soit.

En tant qu'artiste, on ne saurait avoir en Europe d'autre patrie que Paris. La délicatesse des cinq sens ne se rencontre qu'à Paris.

Partout où va l'Allemagne, elle corrompt la civilisation.

Wagner n'est parmi les Allemands qu'un malentendu. Il n'admettrait jamais qu'un

Allemand puisse savoir ce que c'est que la musique. Ce qu'on appelle des musiciens allemands, ce sont des étrangers, des Slaves, des Belges, des Croates, des Italiens.

Penser en Allemand, sentir en Allemand, cela dépasse mes forces. Pour être introduit dans le monde noble et délicat, il ne faut à aucun p ix être un Allemand.

Les historiens allemands sont tous des pantins de la polique.

L'Allemagne par-dessus tout ! Les Allemands ont sur la conscience tous les grands crimes des quatre siècles derniers contre la culture. Ils ont frustré l'Europe de la moisson qu'apportait à Renaissance et de la signification merveilleuse que recélait l'existence de Napoléon. L'esprit allemand est une atmosphère vicieuse. Je respire mal dans le voisinage de cette malpropreté que laissent deviner chaque parole, chaque attitude d'un Allemand.

Les Allemands ont-ils seulement produit un seul livre qui ait de la profondeur ?...

Les Allemands sont pour moi quelque chose d'impossible ! Ils sont canailles ! On s'amoindrit à la fréquentation des Allemands. Si je fais abstraction de Wagner, je n'ai pas vécu une heure agréable avec des Allemands. Les Allemands n'ont aucune idée à quel point ils sont vulgaires. Ils n'ont pas même honte de n'être que des Allemands !

Pour citation conforme : PÉLADAN.

Chansons de route.

Les "Poilus"

Air : La digue-dondaine.

Fiers lapins et gais lurons
La belle digue digue,
La belle digue don,
En campagne nous chantons,
La belle digue digue,
La belle digue don,
Tous en cœur, à perure halcine,
La digue-dondaine,
Car nous sommes devenus :
Des « Poilus ! » (bis).

C'est le plus fier des surnoms
La belle...
Aussi nous le méritons,
La belle...
Du trouble au capitaine,
La digue-dondaine,
Après nous, on n'en fait plus ;
Des « Poilus ! » (bis).

C'est nous les poilus bretons,
La belle...
Normands, Lïcards, Berrichons,
La belle...
De Provence ou d'Aquitaine,
La digue-dondaine,
De partout ils sont venus,
Les « Poilus ! » (bis).

Bientôt nous délivrerons
La belle...
Le sol français des Teutons,
La belle...
Et l'Alsace et la Lorraine
La digue-dondaine,
Ne nous verront pas perclus,
Mais « Poilus ! » (bis).

Aussi, quand nous reviendrons,
La belle...
Les filles embrasseront,
La belle...
(Et Jeannette et Madeleine),
La digue-dondaine,
Leurs bras à nos cous pendus,
Les « Poilus ! » (bis).

Si le chemin est trop long,
La belle...
Amis, recommandons donc,
La belle...
A chanter à perdre halcine,
La digue-dondaine,
Que nous sommes devenus
Des « Poilus ! » (bis).

Léon MICHEL.

BLOC-NOTES

Le célèbre baryton Maurice Renaud, qui à cinquante ans s'était engagé, vient d'être nommé caporal sur le champ de bataille.

Le nombre des faillites est énorme à Hambourg. Les pertes, jusqu'à présent, se chiffrent par plus de 635 millions.

Les assises de l'Orne ont condamné à vingt ans de travaux forcés le cultivateur Bouvier, de Radon, qui tua son ex-femme.

Les aviateurs alliés ont détruit à Lille deux vaux forts que l'ennemi utilisait comme magasins.

Le comité de la Société des gens de lettres a reçu à l'unanimité M. l'abbé Wetterlé et M. Anselme Langel, fils des patriotes et écrivains alsaciens, nos dévoués collaborateurs.

La Banque impériale ottomane, dont le siège est à Paris, a été mise sous séquestre.

La Creuse met à la disposition des pays envahis 50 à 60 wagons de pommes de terre. Le Calvados, 230,000 quintaux de pommes à cidre.

On annonce la mort sur le champ de bataille de M. Abeille, secrétaire général de Meurthe-et-Moselle, fils de l'ancien sénateur de la Haute-Garonne.

A Douarnenez, la tempête a détruit trois sloop sur les rochers de Plomarch et a coulé de nombreux bateaux de pêche.

Plusieurs aviateurs français ont survolé les retranchements ennemis et les villages d'Alsace. Les aviateurs ont jeté de nombreux journaux et des appels à la population alsacienne.

M. Perrussel, procureur de la République à Versailles, a fait mettre opposition, à Chatou, à une succession de plus d'un million qui allait échoir à des sujets allemands.

On annonce l'arrivée à Berlin de 15,000 réfugiés de la Prusse orientale.

La course cycliste de New-York a débuté avec une vitesse inconnue jusqu'ici. A la fin de la huitième heure, les coureurs avaient parcouru 180 milles et 9 tours, battant le record établi en 1912.

De nombreux soldats allemands, faits prisonniers par les Anglais, passent quotidiennement au Havre.

Le tsar a versé une somme très importante pour la reconstruction des églises catholiques de Pologne détruites par les Allemands.

Le Conseil municipal d'Orléans a décidé de donner le nom d'Albert 1^{er} à la place de la Gare, et les noms de George V et Nicolas II aux deux ponts de la Loire.

Les Russes ont abattu deux avions allemands : l'un dans les environs de Klock, et le deuxième auprès de Petrikau.

D'Angoulême : Un tramway Angoulême-Ruelle déraile et saute le rempart. Nombreux blessés.

Un des plus jeunes capitaines de l'armée est à coup sûr M. Claudius André, fils du maire de Beynost (Ain), promu, à vingt-trois ans, capitaine sur le champ de bataille.

Le gouvernement italien a fait saisir, dans la gare internationale de Luino, un millier de wagons contenant des denrées alimentaires destinées à la Suisse et principalement à l'Allemagne.

On annonce que les Russes imposèrent aux villes de la Prusse orientale des contributions de guerre correspondant approximativement à celles levées par les Allemands sur les villes de Belgique.

Notre distingué collaborateur, M. Cestre, professeur à l'Université de Bordeaux, a fait, au Théâtre-Français de cette ville une conférence très applaudie sur : « Rudyard Kipling et la plus grande Angleterre. »

A la dernière séance de la Chambre des communes, il s'est produit une manifestation caractéristique. Le chancelier de l'Échiquier a annoncé, très froidement, l'émission d'un emprunt 3 1/2 % de 8 milliards 750 millions de francs. La Chambre a adopté cette proposition.

Défense aux Strasbourgeois de faire usage de pièces d'or. Tous ceux qui paieront un achat quelconque avec de l'or seront poursuivis avec rigueur.

L'Académie de médecine vient à son tour de protester contre le Manifeste des intellectuels allemands, et de flétrir les crimes systématiques du militarisme allemand, dont un homme de science ne peut signer l'apologie sans déshonneur ou sans aveuglement coupable.

Le prince Oscar de Prusse, fils de Guillaume II, est rentré au quartier général après une cure à Homburg.

Le froid est général en France. A Paris, à Bordeaux, il gèle la nuit.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Service de l'Aviation.

Capitaine GUILLABERT, observateur en aéroplane; Lieutenant **LEVASSEUR**, pilote aviateur: Ayant eu, au cours d'une reconnaissance, leur appareil atteint par le tir de l'ennemi, ont continué cette reconnaissance en la poussant très avant dans les lignes adverses.

Lieutenant PELEGE, observateur en aéroplane: A fait preuve, depuis le début de la campagne, dans les nombreuses reconnaissances dont il a été chargé, de la plus grande énergie; ne s'est jamais laissé détourner de son itinéraire par le tir de l'ennemi qui, souvent, a atteint son appareil.

Capitaine BOUCHER et **Lieutenant MICAUD**, service de l'aviation: Belle conduite au feu.

Capitaine AUGER-DEVARENNE, aviateur, commandant une escadrille: A conçu et réalisé un appareil des plus ingénieux pour le lancement des obus explosifs de forte capacité du bord des avions.

Soldat réserviste PEGOU, aviateur: Se dépensant sans compter, a fait preuve depuis le début de la campagne, de qualités exceptionnelles de hardiesse et de sang-froid, particulièrement au cours d'une mission. A eu par trois fois son avion criblé de projectiles.

Groupes de divisions territoriales.

Matelot DESJARDINS: Le 4 octobre 1914, étant resté avec un conducteur sur une auto-mitrailleuse en traversant une ville occupée par l'ennemi, a engagé tout seul une série de combats à divers carrefours et est parvenu à sortir de la ville en conservant la voiture.

Conducteur d'automobile SERGEANT: A fait preuve d'énergie, de coup d'œil et de sang-froid, en même temps que d'un grand courage, au cours d'une reconnaissance en auto-mitrailleuse. A incendié la voiture qu'il conduisait, sous le feu très rapproché de l'ennemi.

Pilote d'aviation VERRIER: Blessé le 30 septembre au cours d'une reconnaissance au-dessus de l'ennemi a néanmoins ramené son avion sur le terrain d'atterrissage.

Général CURE, commandant la 88e division territoriale: Au combat du 26 septembre 1914, s'est mis hardiment à la tête d'une brigade de sa division placée en réserve générale et a repris brillamment sous un feu violent une position qui venait d'être abandonnée, donnant ainsi un bel exemple d'entraînement et de bravoure.

Lieutenant de chasseurs GAY, détaché aux spahis auxiliaires algériens: Le 24 septembre 1914, a été blessé à l'aine, a repris sa place après un traitement sommaire et transmis, en automobile, pendant toute la soirée, les ordres du chef de corps, traversant souvent la zone dangereuse.

EL HADJI MOHAMED OULD EL HADJI AHMED, chef de peloton indigène (sous-lieutenant à titre provisoire): Etant en reconnaissance avec son escadron a été blessé à l'œil gauche, le 24 septembre 1914. A conservé le commandement de son unité, l'a adroitement soustraite au feu de l'artillerie adverse et est resté à sa place jusqu'à la nuit.

EL HADJI DEMMOUCH OULD EL HADJI EL HABIB, chef de peloton indigène, khallifa du capitaine commandant: A accompagné le capitaine adjoint au lieutenant-colonel commandant les spahis algériens dans une reconnaissance en auto-mitrailleuse; a conduit avec sang-froid et habileté les tireurs chargés de protéger les voitures, a tué lui-même huit Allemands de sa main, grâce à la précision de son tir.

Soldat MALDIER, 19e escadron du train des équipages, automobiliste au Q. G. du groupe des divisions territoriales: Chargé d'assurer la liaison entre les spahis auxiliaires algériens et l'infanterie, a, le 24 septembre 1914, pris spontanément le commandement d'un petit détachement d'infanterie hésitant, l'a conduit à l'ennemi et, malgré le feu de celui-ci, a réussi à tuer un certain nombre d'Allemands et à faire les autres prisonniers.

Capitaine DESCLAIS D'HUST, 9e cuirassiers: A fait preuve de sang-froid et de bravoure en tenant son escadron en contact avec une division de cavalerie ennemie; a protégé la retraite de l'infanterie,

restant plusieurs heures sous le feu de l'ennemi.

Capitaine MARQUEZY, état-major de la 84e division territoriale d'infanterie: S'est distingué les 24 et 25 août, à la défense d'une ville, par son autorité et sa ferme attitude.

Brigadier SOURRANT, régiment de cavalerie provisoire: Ayant poursuivi trois cavaliers ennemis, a mis l'un d'eux hors de combat et en a fait un autre prisonnier.

Sous-lieutenant MAZIER, 17e d'infanterie territoriale: A fait preuve de la plus grande énergie dans des circonstances difficiles.

Maréchal des logis-fourrier LE GALL, 3e dragons: Est resté toute la matinée du 24 août aux côtés du général, dont il était agent de liaison, sous un feu des plus violents. A traversé seul, l'après-midi, les lignes ennemies. A ramassé un officier du 85e régiment d'infanterie, grièvement blessé, lui a sauvé la vie en le hissant sur un cheval et en le ramenant avec lui, sous une grêle de balles.

Soldat BESNARD, 19e escadron du train des équipages: A fait preuve du plus grand sang-froid, le 28 août, sous le tir de l'artillerie ennemie. Est resté sous le feu pour réparer sommairement son auto-mitrailleuse, dont un éclat d'obus avait crevé le réservoir; a pu ramener en dehors du village l'auto-mitrailleuse avec tout son personnel, dont deux hommes venaient d'être blessés.

Inspecteur de police BOURDREL: A procédé seul à l'arrestation d'un cavalier allemand qu'il a ramené au quartier général du groupe de division.

Brigadier FOURAUD, 9e cuirassiers: Envoyé en patrouille, le 31 août, attaque seul un groupe de 10 cavaliers ennemis, tue l'un d'eux et met l'autre en fuite. Au retour de cette escarmouche, fait prisonnier un autre cavalier ennemi avec son cheval.

Maréchal des logis PUIG et cavalier SALE, 9e cuirassiers: Le 30 août, faisant partie d'une patrouille, n'hésitent pas à revenir sous le feu de l'ennemi pour relever un camarade blessé qu'ils réussissent à sauver.

Divers.

BEAUSSENAT, médecin-chef de l'hôpital d'évacuation n° 6: N'a interrompu son service que terrassé par la maladie et après avoir assuré d'une manière remarquable l'hospitalisation et l'évacuation d'un grand nombre de blessés. A peine remis, a demandé à être réaffecté à la tête d'une formation quelconque.

Médecin-major LOZE, du cadre auxiliaire: Affecté à la réserve du personnel du service de santé, a demandé à être employé sur le front. Médecin-chef d'un hôpital temporaire, a su évacuer ses blessés sous le feu, au moment où les derniers éléments de nos troupes quittaient la localité. Laisse dans une gare alors que la D. E. S. quitte la localité, a, grâce à son initiative, assuré l'évacuation de tous les blessés qui y arrivaient. Actuellement à la tête d'un hôpital de blessés où il montre les mêmes qualités de dévouement, d'initiative et de valeur professionnelle.

Médecin aide-major CHOQUET, du cadre auxiliaire: A fait preuve d'énergie et d'initiative en assurant l'évacuation à bras, par une passerelle, de 300 malades ou blessés qu'il a enlevés avec un dernier train laissé encore à la gare de la localité.

Préposés des douanes TAILLEFER et RAMEIL: Faits prisonniers le 1er septembre, réussissent au péril de leur vie à s'évader, à franchir les lignes ennemies et arrivent à Rouen le 12 septembre.

2e Corps d'Armée.

Sergent réserviste POIGNANT, 45e d'infanterie: Ses chefs de section et de demi-section ayant été tués, a ramené la section à sa place dans la tranchée. A été lui-même mortellement atteint.

4e Corps d'Armée.

Capitaine DURAND, compagnie divisionnaire du génie de la 7e division: A donné depuis le début de la campagne, au cours des différents combats auxquels il a pris part, des preuves éclatantes de courage, d'énergie et de capacité professionnelle.

Chef de bataillon DUBOST, 130e d'infanterie: A fait preuve de qualités de courage, d'énergie et de commandement à un degré très remarquable; a, notamment, le 12 septembre, franchi le premier avec quelques hommes, une rivière sous le feu de l'ennemi, ramené le 15 au combat des fractions du 130e, qui commençaient à céder, et porté de nuit son avant-garde dans un village, où il prit des dispositions très judicieuses pour assurer le débouché de la division. A été blessé à la jambe le 21 septembre.

6e Corps d'Armée.

Capitaine de réserve GRAVIER, 254e d'infanterie: Dans l'attaque de nuit d'un village, le 7 octobre 1914, a entraîné avec la plus rare énergie sa troupe à l'assaut des tranchées, défendues par des mitrailleurs. Tomba frappé à mort au moment où il parvenait à en chasser l'ennemi.

7e Corps d'Armée.

Lieutenant COURBET DE VREGILLE, 11e dragons: Faisant l'avant-garde avec son peloton, fut accueilli par une violente fusillade. Ayant eu son cheval tué, et atteint lui-même d'une balle à la cuisse, fit preuve du plus grand sang-froid pour échapper à l'ennemi. Malgré sa blessure, a toujours conservé le commandement de son peloton. S'était déjà signalé en surprenant une patrouille allemande dont il tua le chef.

Lieutenant PICHON, 18e dragons: Etant en reconnaissance avec 5 cavaliers, s'est trouvé en présence d'une reconnaissance de 20 hommes commandée par un lieutenant; marchant au galop sur eux, il les a poursuivis pendant plus de 4 kilomètres, a déchargé son revolver sur le lieutenant allemand qu'il a atteint d'une balle et l'a frappé avec son sabre d'un coup de pointe qui a pénétré dans le corps. L'officier étant tombé à terre, a ramené le cheval et les papiers importants contenus dans sa sacoche.

Brigadier DONARD, 18e dragons: Allant chercher le corps d'un de ses camarades, qui venait d'être tué, le 1er septembre, n'a pu approcher à cause des coups de feu, mais voyant quelques instants après un de ses camarades pris sous son cheval tué, a mis pied à terre, l'a dégagé et l'a ramené en croupe sous les balles de l'ennemi.

9e Corps d'Armée.

77e régiment d'infanterie:

Colonel LESTOQUOI: A conduit avec un entrain, un sang-froid et un courage remarquables l'attaque d'une position, emmenant des pièces à bras à petite distance, et par la prise de cette position a grandement contribué au succès de la journée.

Capitaine de LA BARRE DE NANTEUIL: Bien que blessé par un éclat d'obus, tint à assurer le commandement de sa compagnie jusqu'au moment où ses forces le trahirent.

Capitaine BEZIERS-LAFOSSE: Au combat du 29 août, le bataillon de réserve ayant été tout à coup entouré et le drapeau du régiment se trouvant en danger à moins de 100 mètres de l'ennemi, prit ce drapeau dans ses bras, sauta sur son cheval et l'emporta au galop, malgré une fusillade intense, jusqu'en un point où il fut en sécurité.

Capitaine HENRIOT: Chargé avec sa compagnie d'une reconnaissance périlleuse, s'en est acquitté avec audace et habileté, et ayant été complètement coupé de son régiment, a réussi à ramener sa compagnie presque intacte avec deux prisonniers ennemis.

Capitaine d'YTHURBIDE: Commande le 2e bataillon qu'il a magnifiquement lancé, le 25 septembre, à l'attaque des tranchées allemandes fortement occupées par les grenadiers de la garde, obligeant ceux-ci à quitter précipitamment leurs abris en abandonnant leurs armes. Le 25 septembre, a repoussé sur tout le front de son bataillon une très vigoureuse offensive allemande, causant à l'ennemi des pertes sérieuses.

Lieutenant de réserve ROCHIER: Quoique blessé à la main, a conservé son commandement et enlevé sa section à l'assaut avec le plus grand courage.

Sous-lieutenant FOISSAUD: Le 25 septembre 1914, a conduit très brillamment sa section sous un feu violent d'artillerie et d'artillerie et, grâce à son sang-froid, a permis au bataillon de prendre l'offensive dans des conditions exceptionnelles de difficulté.

Sous-lieutenant HAVARD: Le 26 septembre 1914, ayant pris au cours du combat le commandement de la 6e compagnie, dont le commandant avait été blessé, a entraîné sa compagnie en avant et a récupéré des tranchées encore occupées par l'ennemi. N'a cessé de faire preuve de la plus grande énergie dans son commandement.

Adjudant de réserve SCHULTZ: A montré la plus grande bravoure et a remarquablement conduit sa section au feu. A été blessé sur une position qu'il tenait depuis quatre jours.

Capitaine GARTIER: Agent de liaison du colonel. Blessé au bras et aux deux pieds, a, malgré ses blessures, songé avant tout à la mission qui lui avait été confiée.

Capitaine FRIANT, état-major de la 36e brigade: Au cours du combat du 14 septembre 1914, est resté au saillant nord d'un village et fait le coup de feu pour contenir l'offensive ennemie.

Capitaine de SALVATOR, 65e d'infanterie: Le 25 septembre, a enlevé énergiquement sa compagnie dans une attaque à la baionnette sur des tranchées ennemies qu'il a enlevées. Attaqué par des forces supérieures, s'est dégagé par plusieurs charges, et ayant été refoulé, a ramené sa compagnie à l'attaque et récupéré les tranchées. A fait preuve, dans les combats des 25, 26 et 27 septembre, de la plus grande vigueur et du plus grand courage.

Capitaine NOIROT, 65e d'infanterie: Le 25 septembre, avec des fractions de diverses unités du régiment qu'il a ralliées, a assuré pendant trois jours la garde d'un secteur particulièrement important. A contre-attaqué à plusieurs reprises à la baionnette et a progressé sur les lignes allemandes, malgré l'état de fatigue dans lequel était sa troupe.

Sergent-major ROUVIERE, 65e d'infanterie: Excellent sous-officier, qui s'est fait remarquer par sa belle attitude au feu, notamment à différents combats.

Lieutenant-colonel GRAUX, 135e d'infanterie: Blessé, le 9 septembre, d'une balle dans le flanc, et étant tombé entre les mains de l'ennemi, réussit à s'évader pendant la nuit et rejoignit en se traînant les lignes françaises.

Commandant de SOLMINIAC, 135e d'infanterie: A commandé énergiquement son bataillon pendant les combats livrés le 26 et 27 septembre; a repoussé toutes les attaques allemandes et a brillamment conduit une contre-attaque à la baïonnette.

Capitaine THOMAS, 135e d'infanterie: Même citation.

Capitaine LEGRAND, 135e d'infanterie: Même citation.

Médecin aide-major FRILET: A soigné les blessés dans un poste de secours à proximité de la ligne de bataille, a déployé une grande activité et a gardé un sang-froid admirable au moment où le poste de secours a été incendié par l'artillerie allemande.

Lieutenants ROGERIE et L'HUILLIER, sous-lieutenants CHAILLOUX et QUEYON, 135e d'infanterie: Ont énergiquement commandé leur compagnie et l'ont brillamment entraînée dans une contre-attaque de nuit à la baïonnette.

Sous-lieutenant LUSQUIAUD, 135e d'infanterie: Le 26 septembre, a brillamment conduit sa compagnie dans une contre-attaque à la baïonnette, a repris à l'ennemi une position importante et s'y est maintenu pendant les quarante heures qu'a duré le combat, bien que l'ennemi le débordât, à courte distance, sur sa gauche.

Sous-lieutenant COUFFIER, 135e d'infanterie: A brillamment conduit sa compagnie dans une attaque de nuit à la baïonnette; est tombé mortellement frappé en pénétrant dans une tranchée allemande.

Sous-lieutenant MERLE, 135e d'infanterie: A brillamment conduit sa compagnie dans une attaque de nuit à la baïonnette; a été mortellement frappé.

Sergent-major VILLERET, 135e d'infanterie: Quoique grièvement blessé le 23 août, a continué à faire le coup de feu à sa section.

Soldat BERNON, 135e d'infanterie: Quoique blessé grièvement, s'est échappé des lignes allemandes où il était tombé, pour venir donner des renseignements sur les positions ennemies.

Soldat LEROY, 135e d'infanterie: Etant homme de tête de patrouille chargée de reconnaître une ligne de tranchées ennemies, le 17 septembre, s'est avancé jusqu'à 10 mètres de ces tranchées, tomba grièvement blessé sous un feu violent et dut être ramené par ses camarades au village.

Colonel DESCHAMPS-HILAIRE, 135e d'infan-

terie: Depuis le commencement des opérations, s'est signalé par sa vigueur et son entrain, a su communiquer son ardeur à son régiment qui, en toutes circonstances, malgré des pertes sérieuses, a su maintenir et garder les positions conquises.

Capitaine DE GROSOURDY DE SAINT-PIERRE, 66e d'infanterie: Blessé à la tête et au poignet, le 25 septembre, est resté à son poste dans les tranchées pendant quatre jours encore, et n'a quitté le commandement de sa compagnie pour aller se faire soigner que sur l'impulsion formelle de son chef de corps. A donné en cette occasion un bel exemple de dévouement et d'oubli de soi-même.

Lieutenant SCHOELL, 66e d'infanterie: Le 8 septembre, entouré de toutes parts par l'ennemi et soumis à une grêle de balles et d'obus venant de tous côtés, a continué à commander le feu de sa section de mitrailleurs jusqu'à ce qu'il fût blessé à mort, et a permis ainsi à une fraction importante du régiment de se dégager.

Sapeur MALVEAU, 66e d'infanterie: Grâce à son énergie, à son courage et sa présence d'esprit, après avoir été cerné de tous côtés par l'ennemi dans le combat du 8 septembre, a réussi, avec le concours d'un de ses camarades du 63e, à sauver le drapeau du 52e, en traversant les lignes ennemies sous un feu nourri d'infanterie et d'artillerie.

Sergent-fourrier BESSE, 32e d'infanterie: Le 9 septembre, voyant le drapeau du 32e en danger d'être pris, a rallié autour de lui quelques éléments du 32e et du 66e, et par son calme et son sang-froid a réussi à le sauver.

Caporal JOFFRET, 32e d'infanterie: S'est porté sous un feu violent près de son commandant de compagnie blessé et a été atteint pendant qu'il lui faisait un pansement.

Sergent BARDET, 90e d'infanterie: Le 20 septembre, sous un feu violent d'artillerie, a entraîné sa section avec une grande énergie, à l'assaut d'une tranchée allemande et s'en est emparé.

Soldat MOTEAU, 90e d'infanterie: Le 25 septembre, s'est présenté volontairement pour porter un ordre aux sections de première ligne, alors que l'artillerie avait ouvert un feu violent. A été blessé grièvement après avoir rempli sa mission.

Soldat GAZEAU, 114e d'infanterie: A rempli depuis le commencement de la campagne les fonctions d'agent de liaison dans des circonstances souvent très périlleuses, avec le plus grand dévouement. Le 5 octobre a été blessé à la jambe en portant un ordre, a, néanmoins, achevé de remplir sa mission en rampant.

Soldat PARTHENAY, 114e d'infanterie: Le 26 septembre, sous un feu extrêmement violent d'artillerie et d'infanterie, n'a pas hésité à sortir de sa tranchée pour ravitailler ses camarades en munitions. Le 6 octobre s'offrit pour porter un ordre urgent sous un feu très aigüé de l'infanterie ennemie. Grièvement blessé en accomplissant sa mission.

Cavalier LUD, 7e hussards: A ramené sous un feu violent et très rapproché un cavalier blessé et a pu l'empêcher de tomber aux mains de l'ennemi.

Lieutenant BACHY, 20e d'artillerie: A, par son sang-froid, son énergie et son courage, en maintenant sous un feu violent sa batterie à quelques centaines de mètres de l'ennemi, grandement contribué à faire échouer une violente attaque, le 26 septembre.

Maréchal des logis BODIN, 20e d'artillerie: Le 9 septembre a fait pousser sa pièce à bras sur la crête et a tenu en échec pendant une demi-heure, une fraction d'infanterie abritée à 1.000 mètres environ; a continué son tir jusqu'à ce que les avant-trains étant amenés sous un feu d'artillerie très violent, le reste de la batterie ait pu être retiré de la position.

Maître pointeur CAUBARD, 20e d'artillerie: Blessé à la tête et aux épaules, a continué de servir sa pièce pendant plus d'une heure sous le feu de l'ennemi.

Capitaine NAUD, 49e d'artillerie: Le 28 août, n'a pas hésité, sous un feu violent, à pousser ses pièces à bras jusqu'à la crête pour atteindre des tranchées ennemies qu'il a ainsi contribué à repousser; s'est maintenu pendant toute la soirée à moins de 500 mètres de l'infanterie ennemie sous la seule protection de deux sections. Est resté sur sa position pendant trois

jours sous un feu violent et meurtrier de l'artillerie lourde ennemie. Légèrement blessé à son poste.

Sous-lieutenant de réserve MERIO, 49e d'artillerie: Le 26 septembre, s'est porté bravement, sous un feu violent, dans une tranchée avancée auprès du colonel commandant le 125e régiment d'infanterie, pour assurer la liaison de son groupe avec ce régiment et contrôler le tir d'une pièce envoyée en avant. A été tué à son poste.

Canonnière RICHEBOEUR, 49e d'artillerie: Signaleur à un poste intermédiaire, entre celui du capitaine et la batterie, a été atteint d'une balle au bras, a continué à assurer son service sous un feu des plus violents pendant une demi-heure, sans demander secours et sans se plaindre; a été remplacé par ordre du capitaine, quand celui-ci s'est aperçu qu'il faiblissait.

Canonnière CHOULET, 49e d'artillerie: Le 27 septembre, grièvement blessé, avait été relevé par ses camarades; il les renvoya au service de leur pièce, refusant tout secours qui aurait ralenti le feu de la batterie.

Lieutenant LANNE, 33e d'artillerie: A, par son sang-froid, son énergie et son courage, en portant sous un feu violent sa batterie à quelques centaines de mètres de l'ennemi, grandement contribué à faire échouer une violente attaque le 26 septembre 1914.

Canonnière BOULU-CABORIAUD, 33e d'artillerie: Remplissant les fonctions d'éclaireur de batterie, a fait preuve d'une intrépidité remarquable en enlevant par son attitude et son geste une compagnie d'infanterie, dont le chef était grièvement blessé à ses côtés.

11e Corps d'Armée.

Caporal LEFFOUDRE, 19e d'infanterie: A, au cours d'une patrouille faite de nuit, découvert des tranchées ennemies; ayant tué deux hommes qui s'y trouvaient, a rapporté des renseignements importants.

Brigadier LEVEQUE, 33e d'artillerie: Etant éclaireur, a sauvé le capitaine de la 6e batterie, tombé blessé. A lui-même été blessé au cours de cette action.

13e Corps d'Armée.

Médecin auxiliaire PERCHERON, 93e d'infanterie: S'est dévoué avec le plus grand courage auprès des blessés, sous le feu de l'ennemi. Fait prisonnier le 17 septembre, a rassemblé tous les blessés, leur a continué ses soins les plus dévoués et a fait preuve de présence d'esprit et de sang-froid en profitant d'un mouvement de retraite de l'ennemi pour amener tous les blessés dans les lignes françaises.

Maréchal des logis DAUVERNE, 16e d'artillerie: Très belle attitude au feu depuis le début des hostilités. Blessé le 21 août, a conservé un calme parfait, est resté à son poste jusqu'à ce que la batterie soit retirée de la ligne de feu. Evacué et soigné à Vichy, est parti de l'hôpital non complètement guéri (a encore la balle dans le bras gauche) et a rejoint son poste immédiatement, alors qu'il était porteur d'une permission de 30 jours accordée par le commandant du dépôt d'Issore, à titre de convalescence.

Caporal RAMOUSSE, brancardier, 105e d'infanterie: Légendaire au régiment pour son zèle et son courage qui sont au-dessus de tout éloge, ayant du devoir un sentiment très élevé, s'est exposé sans compter sur les divers champs de bataille, même dans les zones les plus battues pour relever les blessés.

Soldat IMMS, 105e d'infanterie: A fait l'admiration de ses chefs par son entrain, son endurance, son remarquable courage. A exposé maintes fois sa vie pour les missions les plus périlleuses et a été du plus merveilleux exemple pour toute sa compagnie.

Médecin-major BOULAUD, 105e d'infanterie: A, dans tous les combats livrés par le régiment assuré le service médical presque sur la ligne de feu, quoique malade depuis quelques jours, il a continué son service; blessé, il n'a pas voulu abandonner son poste et a continué à donner ses soins aux nombreux blessés.

Capitaine FLORARD, 3e régiment de chasseurs: A montré dans des circonstances difficiles un grand mépris du danger et a été tué, le 17 septembre, en remplissant une mission délicate qui lui avait été confiée.

92e régiment d'infanterie:

Capitaine MASSACRIER: A commandé sa compagnie avec beaucoup de calme et de sang-froid, au cours des combats violents livrés les 30 septembre et 1er octobre, l'a maintenue pendant trente-six heures dans les tranchées sans boire ni manger et sous un feu violent d'infanterie, d'artillerie et de mitrailleurs. A été grièvement blessé au moment où il ralliait ses

hommes pour les ramener au feu, et a succombé à sa blessure.

Sergent AGEYON, caporal **DOMINQUE**, soldats **BRUGIERE** et **AMANDIAS** : Ont fait preuve d'énergie et de sang-froid dans l'attaque menée par leur compagnie et ont réussi à s'emparer d'un canon allemand malgré un feu violent.

Caporal CAMBOULIVES, soldats **AMEIL**, **NIERAS** et **DAUBAS** : Par deux fois se sont élancés en avant sous un feu violent de fusils et de mitrailleuses pour ramener le corps d'un officier de la compagnie, et la deuxième fois ont été grièvement atteints chacun de plusieurs blessures.

Soldat CHAUVET : Dans une attaque de nuit est arrivé le premier sur les tranchées allemandes; a traversé de sa baïonnette un ennemi qui l'avait grièvement blessé.

Lieutenant FAGOT : A entraîné sa compagnie avec vigueur et habileté à l'attaque d'un bois très solidement défendu, où elle a subi de grosses pertes. A réussi, grâce à son sang-froid, à la dégager malgré la violence du feu.

Lieutenant de réserve DELBOS : A commandé brillamment sa compagnie pendant les combats particulièrement violents du 30 septembre et du 1er octobre. A su maintenir sa compagnie dans les tranchées pendant 36 heures sans boire ni manger et sous un feu violent d'infanterie, d'artillerie et de mitrailleuses. A repoussé deux attaques à la baïonnette de l'ennemi et lui a infligé de grosses pertes. Ne s'est replié que sur la menace de l'enveloppement du village par une brigade d'infanterie ennemie.

Sous-lieutenant RAYMOND : A tenu sa section sous un feu violent d'artillerie et arrêté plusieurs fois l'ennemi par le feu de ses mitrailleuses, lorsque ce dernier sortait de la tranchée. Lorsque son bataillon s'est replié, est resté un des derniers sur la position, dirigeant le feu et donnant par son attitude énergique et son sang-froid, un exemple remarquable. A été tué d'une balle au front au moment où il cherchait une dernière fois à se rendre compte des effets de son feu. A fait subir de grosses pertes à l'ennemi.

Sous-lieutenant FAGOT : Mortellement blessé dans un combat de nuit, à la tête de sa section, chargeant à la baïonnette contre des tranchées allemandes.

Sous-lieutenant ROLLAND : A été tué en entraînant sa section sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie.

Sous-lieutenant de réserve RIGAUD : A réussi, avec quelques hommes, à s'emparer d'une pièce de canon malgré un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses. A été grièvement blessé.

Sous-lieutenant de réserve CERVAIS, 98e d'infanterie. A été mortellement blessé en entraînant sa compagnie dans des circonstances très difficiles à une contre-attaque de nuit à la baïonnette.

Adjudant FAISSE, 86e d'infanterie : A très brillamment conduit sa section le 21 septembre. A pénétré dans les caves, où il a fait 42 prisonniers. A exécuté deux reconnaissances les 27 et 29 septembre, dont l'une avec un groupe de volontaires. Ces reconnaissances ont permis de découvrir un bivouac allemand abandonné en hâte et de détruire des fusils et du matériel.

Sergent réserviste CAMINADE, 139e d'infanterie : Exemple permanent d'entraîne et de bravoure pour ses hommes. Blessé mortellement le 5 octobre en dirigeant le travail d'établissement d'une tranchée à 200 mètres des tranchées allemandes.

Sergent réserviste MIKALOWSKI, 38e d'infanterie : A fait preuve d'une remarquable énergie en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie. A été atteint de deux blessures.

Soldat BARRAS, 139e d'infanterie : Le 16 septembre, a protégé presque seul, sous une pluie de balles, la section qui se repliait. Le 18, a mis hors de combat deux cavaliers allemands d'une reconnaissance. Le 21, a été blessé au bras, à 50 mètres d'une tranchée ennemie qu'il était chargé de reconnaître.

Caporal CANIS, 139e d'infanterie : Blessé au combat du 16 septembre, a continué à commander son escouade sans vouloir se reposer. Fait constamment preuve de courage, d'énergie. Mène ses patrouilles au plus près de l'ennemi. Toujours volontaire pour les missions périlleuses.

Lieutenant GAZAN, 86e d'infanterie : Blessé une première fois, a rejoint son poste étant à peine rétabli. A été blessé une seconde fois, assez grièvement, le 24 septembre.

14^e Corps d'Armée.

Adjudant PUEL, 4e génie : Sa compagnie s'étant trouvée engagée au cours de l'exécution d'une tranchée, a, par trois fois, conduit avec vigueur sa section à l'assaut, faisant ainsi preuve d'une énergie et d'une initiative remarquables.

Chef de bataillon DESGUILLES, 52e d'infanterie : A donné, au cours de la cam-

pagne, de nombreuses preuves de sa bravoure et de son sang-froid. S'est distingué tout particulièrement dans les combats du 25 au 29 septembre. Blessé au cours de la campagne, a repris son poste, à peine remis de sa blessure.

Chef de bataillon MARTY, 22e d'infanterie : A brillamment conduit le régiment à la contre-attaque qui a permis de prendre pied dans un village et de s'y maintenir.

Chef de bataillon DE REYNIES, 14e bataillon de chasseurs : Grâce à son sang-froid et à sa grande énergie, alors qu'une grande partie de ses cadres étaient mis hors de combat, a réussi à repousser, dans la nuit du 1er au 2 octobre et dans celle du 8 au 9 octobre, de violentes attaques sur un village, et à chasser les Allemands qui s'étaient emparés d'une partie du village.

Chef d'escadron CHAVELET, 2e d'artillerie : A fait preuve, à maintes reprises, d'une énergie et d'une bravoure remarquables. Au combat du 28 août, maintint ses pièces sous une grêle de projectiles; le 13 septembre, sauva sa batterie, qui était sur le point d'être envahie.

4^e COMPAGNIE DU 14^e BATAILLON DE CHASSEURS : Sous la direction vigoureuse du capitaine Latrabe, s'est signalée maintes fois au cours de la campagne, et tout particulièrement le 8 octobre, où, assaillie par des forces très supérieures, elle a vigoureusement repoussé cette attaque, infligeant à l'ennemi des pertes considérables, et repris l'offensive avec la plus grande vigueur.

Lieutenant ALLENE, 75e d'infanterie : A montré les 24 et 26 septembre, les 1er et 2 octobre, les plus belles qualités d'énergie et de sang-froid.

Cavaller LABERT, 9e hussards : Etant estafette et ayant appris la présence d'une patrouille de cavaliers allemands, s'est élancé à leur poursuite, a pris sa carabine et démonté l'un des cavaliers qui fuyaient; a rejoint les autres et, les mettant en joue, les a sommés de se rendre. A pu ainsi, avec le concours d'une patrouille du 17e chasseurs, attirée par le coup de carabine, prendre un officier et trois cavaliers ennemis.

20^e Corps d'Armée.

Capitaine MUNIER, 146e d'infanterie : A l'attaque d'un village, le 25 septembre, a très brillamment entraîné son bataillon en avant, malgré un feu violent d'artillerie, d'infanterie et surtout de mitrailleuses. A été blessé très grièvement et a refusé de se laisser emporter de la ligne de feu avant la fin de l'action. Est mort le lendemain des suites de ses blessures.

Lieutenant de réserve CHAPPUIS, 26e d'infanterie : A montré le plus grand sang-froid et la plus grande énergie dans le commandement de sa section depuis le commencement de la campagne et particulièrement à l'attaque d'un village, où il a reçu deux blessures, dont une grave.

Médecin aide-major RICHARD, 26e d'infanterie : Sous un feu violent d'artillerie, a fait preuve, le 28 septembre, de courage et de sang-froid dans l'organisation de son poste de secours. Renversé par un obus et blessé, a continué néanmoins ses soins aux blessés sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie.

Sous-lieutenant GUYON, 26e d'infanterie : Blessé deux fois, une première fois au bras, la seconde à la tête, est resté à son poste et a maintenu sa troupe sous un feu violent d'artillerie. Pendant des combats postérieurs, a maintenu la possession de la station pendant trois jours avec sa compagnie, malgré des pertes très sérieuses.

Sous-lieutenant LOUIS, 26e d'infanterie : A montré la plus grande énergie dans le commandement de sa section depuis le commencement de la campagne; a été blessé.

Sergent COLLIÈRE, 146e d'infanterie : S'est fait remarquer depuis le début de la campagne par ses qualités militaires et a fait preuve, dans tous les combats et actions auxquels il a pris part, d'un courage, d'un sang-froid et d'une énergie au-dessus de tout éloge. S'est particulièrement distingué dans une attaque de nuit, le 1er septembre. Le 25 septembre, a su maintenir sa section dans le plus grand ordre et la porter en avant, malgré un très violent feu d'artillerie, d'infanterie et de mitrailleuses. A été très grièvement blessé à la tête.

Caporal CARBONNEAU, détachement télégraphiste du 20e corps d'armée : Etant chef d'un poste téléphonique, n'a pas hésité, malgré un violent bombardement, à sortir de son poste pour rétablir la ligne coupée par les obus et a reçu en cette circonstance de graves blessures.

Soldat BUSCAUD, 23e d'infanterie : A l'attaque d'un village, faisant partie d'une patrouille dont trois hommes sur quatre furent tués, a suivi courageusement, quoique

blessé, son chef de patrouille jusqu'au complet accomplissement de sa mission.

Scida CLARET, infirmier au 26e d'infanterie : Depuis le début de la campagne, a fait preuve des plus grandes qualités de dévouement et de sang-froid; en particulier, le 25 septembre, a été sous la fusillade relever deux officiers et panser des blessés.

Aumônier militaire MARTIN, 26e d'infanterie : Blessé assez sérieusement à la main par un éclat d'obus et évacué sur l'ambulance, a fait preuve de belles qualités d'énergie en revenant le lendemain à son poste.

2e Bataillon de Chasseurs à pied :

Chef de bataillon DE PIGHETTI : A fait preuve de beaucoup de décision et d'une grande énergie en dirigeant son bataillon à l'attaque de nuit d'un village, dont il s'est emparé.

Capitaine THOMASSIN : A témoigné au cours d'un combat de grandes qualités de coup d'œil, de calme et d'héroïque courage. Commandant de la compagnie d'avant garde, a déterminé les emplacements des tranchées ennemies, assuré sous un feu violent un solide point d'appui retranché, étayé l'attaque durant toute la nuit, manœuvrant avec autant d'ordre et de précision que sur le terrain d'exercices.

Capitaine DE BORT : Pendant un combat de nuit, a tout en protégeant le flanc gauche du bataillon très menacé, pris une part active à l'attaque du village. Est tombé frappé à mort alors qu'il allait au milieu des baïes communiquer sa belle humeur et son courage aux différentes fractions de sa compagnie.

Sous-lieutenant de réserve GAY : Au cours d'un combat de nuit, a assuré avec sa section l'occupation d'un point avancé de la ligne, malgré les contre-attaques allemandes et le feu nourri des mitrailleuses. A, par son énergie et son activité, étayé puissamment l'action du bataillon, et, au mépris du danger, s'est dépensé sans compter non-seulement pour commander sa troupe, mais pour tenir le commandant au courant des moindres incidents et maintenir les fractions voisines dans le rôle qui leur était fixé.

Adjudant PROUST : Au cours d'un combat de nuit, a vigoureusement conduit sa section, extrême gauche de la ligne; s'est emparé de trois canons allemands, et après en avoir confié la garde à une fraction de deuxième ligne, s'est reporté en avant à l'attaque du village.

Sergent réserviste CHATON : A rassemblé un groupe de chasseurs énergiques au moment critique d'une contre-attaque, pendant un combat de nuit. A maintenu cette fraction dans une tranchée que l'ennemi essayait de reprendre, et est resté jusqu'à la fin du combat dans cette position isolée à 100 mètres en avant des premières lignes.

Sergent BAUSSARD : Sa section s'étant emparée de trois canons allemands, mais ne pouvant les emmener s'est aussitôt efforcé de les mettre hors d'usage. A repoussé avec sa demi-section une fraction ennemie qui s'avancait pour reprendre ces pièces, et en a assuré la possession jusqu'à ce que, relevé par une autre troupe, il ait reçu l'ordre de se porter ailleurs.

Sous-lieutenant de réserve LOGUIOT : Blessé le 25 août 1914, a repris son service avant complète guérison; n'a cessé depuis de conduire sa troupe au feu avec un sang-froid et un courage remarquables. Vient d'être grièvement blessé le 7 octobre, au moment où il portait sa troupe en avant. A déjà été proposé pour la titularisation dans l'armée active, le 27 août 1914, pour « avoir abordé avec vigueur les tranchées ennemies de la lisière d'un bois et avoir, malgré une blessure au cou, abattu plusieurs Bavarois à coups de revolver ».

Divisions de Réserve.

Lieutenant-colonel SAINT-AGNES, 361e d'infanterie : A su remarquablement entraîner le régiment de réserve qu'il commande. A fait preuve depuis le début de la campagne et dans des circonstances difficiles du plus grand courage et du plus grand sang-froid.

Chef d'escadron MULLER, 32e d'artillerie : A remarquablement engagé les deux groupes de l'artillerie de la 56e division de réserve qu'il avait sous ses ordres le 25 août, et a beaucoup contribué au succès de la journée par la précision de son tir.

Lieutenant BECQUET, 6e génie : Le 2 septembre, a fait preuve de beaucoup de sang-froid et du plus brillant courage en accomplissant, malgré le feu de l'ennemi, une mission dont il était chargé. Blessé grièvement, est mort des suites de sa blessure.

Le Gérant : G. CAMÉS.

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU